

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 10

Artikel: La jambe mécanique : conte traduit du suédois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La jambe mécanique.

(Conte traduit du Suédois).

En l'année *** , vivait à B' (Etats-Unis d'Amérique), un mécanicien nommé John Quickly. Admiré de ses concitoyens, voyant croître chaque jour la célébrité que lui valait son génie, il goûtait un bonheur sans mélange auprès d'une femme charmante et d'une demi-douzaine d'enfants roses et blancs, comme les Anglais et les Américains savent seuls les faire. Il est vrai que le temps. — qui ne respecte rien, hélas ! — se charge de transformer ces ravissants chérubins en de grands garçons efflanqués et en de maigres jeunes filles, chez qui les pieds, le nez et les dents semblent vouloir franchir les limites que leur avait primitivement assignées le Créateur. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Notre mécanicien était donc parfaitement heureux ; il inventait sans cesse de nouvelles machines, qui produisaient autant de révolutions dans le monde scientifique ; des canons qui tuaient deux ou trois mille personnes à la fois, des fusils qui tiraient un nombre incalculable de coups en une minute, et laissaient bien loin derrière eux ce mesquin Chassepot, que l'on qualifiait autrefois de merveilleux. Nous n'avons pas besoin de dire que c'étaient ces inventions-là qui donnaient le plus d'éclat au nom de John Quickly, et excitaient au plus haut degré l'admiration des contemporains. Car, vous le savez aussi bien que moi, le monde est pétri de tristesse et de misère ; et depuis quelques siècles, les hommes se sont si bien pénétrés de cette idée, ont si bien compris leur rôle, qui est de se secourir les uns les autres, que, mettant de côté tout égoïsme, ils n'ont plus qu'un but devant les yeux : celui d'expédier leurs frères, en aussi grand nombre que possible, dans le séjour des bienheureux, afin de leur épargner les souffrances auxquelles on ne peut se soustraire ici-bas. — Ce but est des plus louables, et nous ne pourrions trop encourager les hommes à le poursuivre.

Or il arriva un beau matin que John Quickly, en essayant je ne sais quelle machine, se laissa prendre la jambe dans un engrenage quelconque. On dut pratiquer l'amputation. John la supporta avec un admirable courage ; guérit, se fit faire une jambe de bois, mais n'en resta pas moins boiteux, ce qui n'étonna personne, parce qu'on avait la bêtise de croire qu'un membre de bois ne peut remplacer un membre en chair et en os.

John était désespéré. Eh quoi ! s'écriait-il, — la science aurait reconstruit des mondes écroulés, inventé les chemins de fer, les télégraphes, les aérostats, les canons électriques et la science ne pourrait me donner une jambe qui m'empêchât de boîter ! Mais ce serait honteux... Allons, John, mon ami, à l'œuvre ! et une fois de plus ton génie sortira victorieux de la lutte...

John Quickly se mit à l'œuvre, animé par les encouragements que lui prodiguait Mistress Quickly, laquelle n'était nullement satisfaite d'avoir à soutenir dans la rue les pas chancelants de son mari. Il se creusa le cerveau, inventa une jambe, se l'adapta, et vit avec un indicible bonheur qu'il ne boîtit presque plus. Il y avait progrès.

John se remit au travail, inventa une seconde jambe, puis une troisième, puis une quatrième... Cette fois il put s'écrier : J'ai trouvé ! — Il ne boîtit plus du tout et marchait avec autant d'aisance que vous et moi.

Le mieux est l'ennemi du bien. John Quickly aurait dû se souvenir de cet antique adage. Mais est-il un homme qui s'en souviennent quand il le devrait ?

John se dit :

— J'avais une jambe artificielle qu'on regardait comme le dernier mot de la science. Cette jambe ne m'empêchait pas de boîter. J'ai travaillé, j'ai construit un appareil à l'aide duquel je ne boîte plus. J'ai égalé la nature. Pourquoi ne ferais-je pas mieux qu'elle ?

Et il se remit à dessiner, à limer, à forger... Il ne dormait plus, il ne mangeait plus... Il avait une idée fixe !...

Il fit bien des essais infructueux ; mais il ne se découragea pas : il voyait, comme dans un songe, une jambe idéale qui devait le faire marcher avec la rapidité d'une locomotive lancée à toute vapeur.

John maigrissait à vue d'œil. Quand il passait dans la rue, les gens disaient : Voilà John, le pauvre fou, qui court après sa jambe... Sa femme se désolait et ne savait comment obtenir de lui qu'il renonçât à ses folles tentatives...

Mais lui poursuivait son but sans regarder autour de lui, sans s'inquiéter des moqueries dont l'accablaient ses confrères, sans prendre garde aux prières de sa femme et de ses enfants. Il forgeait, limait toujours.

Plusieurs années s'écoulèrent. Au bout de ce temps, nul ne savait ce qui se passait dans les ateliers du mécanicien, seulement sa préoccupation croissante, le travail acharné auquel il se livrait jour et nuit depuis quelques mois, les élans de joie soudains qu'il ne pouvait maîtriser, tout faisait croire qu'il était devenu complètement fou ou qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

A cette époque, une affiche qu'on vit un beau matin collée à tous les coins de rues, occasionna une grande rumeur dans la ville de B***. Cette affiche était à peu près conçue en ces termes :

« M. John Quickly, inventeur de plusieurs appareils importants, et d'un grand nombre de jambes artificielles, vient de mettre la dernière pierre à l'édifice en inventant une jambe merveilleuse, à l'aide de laquelle on pourra franchir en un instant les montagnes les plus élevées, traverser les fleuves les plus profonds et les plus rapides, etc., etc. — M. Quickly fera l'essai de son invention le lundi 18 mai*** dans les environs de la ville de B***... Il prie ses concitoyens, etc., etc. »

Or, ce fut le 6 mai que cette étonnante nouvelle fut affichée. Pendant douze jours, la ville de B*** ne parla plus que de la jambe merveilleuse.

Le 18 arriva enfin. Dès le lever de l'aurore, une foule immense encombra les abords de la prairie où devait avoir lieu l'expérience. Vers midi (c'était l'heure indiquée par l'affiche), John Quickly arriva d'un pas solennel, sa jambe sous le bras, entouré de sa femme et de ses enfants. Il fut accueilli par les « hurrahs » enthousiastes de ses concitoyens ; mais tout le monde se tut lorsqu'on le vit faire ses préparatifs, et ce fut au milieu d'un immense silence qu'il s'assit sous un pommier en fleurs et se mit en devoir de s'adapter la jambe mécanique.

Tous les cœurs battent avec force et un grand murmure monte jusqu'au ciel... John se lève, salue la foule et se met en marche à travers la prairie... lentement d'abord... puis avec la rapidité d'un cheval lancé à fond de train... puis avec une vitesse telle que le regard ébloui peut à peine le suivre dans sa course.

La plume est impuissante à peindre l'enthousiasme qui s'empara des spectateurs. Ils ne vivaient plus, ils n'applaudissaient plus... ils vociféraient ; et la foule, ivre d'admiration, essaya en vain de suivre le grand mécanicien, qui ne tarda pas à la laisser bien loin derrière lui.

Quand John eut suffisamment joui de son triomphe et de la rapidité de sa course, il commença à trouver que cette manière de voyager n'était pas des plus agréables. Il n'avait pas réfléchi que les parties de sa personne qui n'étaient pas artificielles ne s'accommoderaient guère de ce genre d'exercice. Il ressentait dans tous les membres, — sauf dans la jambe mécanique, — une insurmontable lassitude, et ses poumons menaçaient de se refuser bientôt à faire leur service.

John songea sérieusement à s'arrêter, car plus il allait, plus la rapidité de sa course augmentait...

Mais quelle fut sa stupeur, quand il s'aperçut que sa jambe refusait de lui obéir, et que loin de s'arrêter elle l'entraînait avec une vitesse toujours croissante ! En un clin d'œil il laissa derrière lui une montagne, des fleuves, des plaines immenses... John eut peur... il ne pouvait modérer sa course... Ses membres se disloquaient sous l'action des efforts inouïs qu'il était obligé de faire pour éviter les arbres, les maisons, les rochers qui se trouvaient sur sa route. L'air, violemment refoulé dans sa gorge, ne lui permettait plus de respirer... il râlait... Un voile sanglant s'étendait sur ses yeux... la voix de la mort bourdonnait à ses oreilles...

Il traversa plusieurs villes : les habitants terrifiés le regardèrent passer, se demandant où courait cet homme, qui semblait entraîné par une force surhumaine.

Il arriva sur la lisière d'une forêt... En vain voulut-il se détourner de la route qu'il suivait : la jambe l'emporta. Il courut longtemps à travers la forêt, laissant à l'écorce des arbres des morceaux de ses vêtements... puis des lambeaux de sa chair... il courut toute la journée... Vers le soir, ses forces étaient complètement épuisées : il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien... Alors il tomba... et son cadavre se déchira aux pierres du chemin.

A cette heure, la jambe mécanique, traînant après elle des lambeaux de son malheureux inventeur, poursuivit à travers les Deux-Mondes sa course vertigineuse. A. D.

—*—*—*—

JAQUES DUBAR, ou le *Respect de la propriété*, par F. Maillard; un volume in-16 de 336 pages. Prix : 2 fr.

Le respect s'en va, la propriété n'est pas respectée : telles sont les plaintes, non-seulement des personnes à humeur chagrine, qui préfèrent le passé au présent, mais aussi de personnes dégagées de ce préjugé.

La Société d'utilité publique, fidèle à son titre, ne pouvait s'empêcher de chercher un remède au mal. C'est au concours qu'elle a ouvert sur cette question que nous devons le livre que nous annonçons et qu'elle a couronné. Nous lui devons ainsi un double remerciement pour s'être occupée de la question et pour avoir fait naître un bon livre.

La question pouvait, d'après le programme, être traitée sous forme de nouvelle; l'écueil était grand, mais la réussite n'en est que plus méritoire. Or l'auteur a réussi, aussi bien qu'on pouvait le faire; nous en avons pour garant le jugement rendu par l'honorable M. L. V., rapporteur du jury chargé d'examiner les ouvrages présentés.

Le héros de la nouvelle est un instituteur, Jaques Dubar. Jeune homme sérieux, caractère bien trempé, dominé par le devoir, poursuivi par le désir d'être utile, ne faisant rien à demi, calme, ne brusquant rien, mais sachant attendre et saisir le moment propice pour entreprendre chaque réforme; et une fois engagé, allant droit au but : tel est l'homme que M. Maillard nous fait aimer et admirer. Nous le voyons vaincre la timidité des uns, la lenteur des autres, et s'en faire des amis. A la fin, chacun lui rend justice, et, certes, il l'a mérité.

Le régent Dubar est-il introuvable, hors le trop heureux village de Dombreuse, théâtre de son dévouement? — On serait presque disposé à le croire. Cependant, beaucoup de ses collègues en approchent et se sentiront noblement stimulés à devenir son égal, après avoir fait sa connaissance.

Mais notre vaillant ami Dubar, auquel, par respect, on ose à peine tendre la main, vit avec des enfants, des parents, une commission d'école, une municipalité, des collègues; l'auteur ne nous présente pas une existence fictive, mais la vie réelle d'un instituteur vaudois.

Le style de l'ouvrage est clair; la lecture agréable. Il est destiné à rappeler à chacun bien des devoirs auxquels on ne donne pas assez d'importance.

Il m'est difficile de terminer ce compte-rendu sans exprimer le désir que M. Maillard ne laisse pas sa plume trop longtemps en repos; car son expérience personnelle et ses talents le mettent à même de rendre plus d'un service à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, travaillent à l'éducation de notre chère jeunesse et à la prospérité de notre belle patrie.

L. MAYOR.

—*—*—*—

On lit dans le *Temps* :

« Le dernier numéro du *Bulletin administratif de l'instruction publique* contient un décret dont voici l'article 1^{er} :

« Le directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris, est autorisé à accepter au nom de cet établissement, le legs qui lui a été fait par le sieur de la Fons-Mélicocq, suivant son testament du 2 décembre 1864, consistant en un paquet de plantes, aux conditions énoncées dans le dit testament.

« Voulez-vous savoir quelle série de formalités administratives aura précédé l'entrée en jouissance du legs de M. de la Fons-Mélicocq ?

1^o Délibération sur l'acceptation ou le refus par le conseil d'administration du Muséum ;

2^o Vote du dit conseil ;

3^o Demande à fin d'autorisation d'accepter adressée au ministre :

4^o Délibération du conseil d'Etat ;

5^o Vote du conseil d'Etat ;

6^o Rédaction d'un projet de décret ;

7^o Envoi du dit projet au ministre ;

8^o Rapport du ministre à l'empereur en lui soumettant le projet de décret ;

9^o Signature du décret par l'empereur ;

10^o Notification par le ministre du décret au Muséum.

Et maintenant, comptez ce qu'un paquet de plantes aura mis de savants, de fonctionnaires, de commis, de garçons de bureaux et d'estafettes en mouvement, de quelle dépense de travail et de temps il aura été l'occasion, ce qu'il aura coûté en plumes, encre et papier, et ce calcul fait, de quelles charges il a grevé la France; et dites-vous que la centralisation est vraiment une belle chose... bien drôle quelquefois. »

—*—*—*—

Une pensée de M. Guisot :

« La liberté de la presse, c'est l'expansion et l'impulsion de la vapeur dans l'ordre intellectuel, force terrible, mais vivifiante, qui porte et répand en un clin d'œil les faits et les idées sur toute la surface de la terre. »

Morale : Ne jamais fermer la soupape.

—*—*—*—

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants : I. M. Guisot et les dernières années du gouvernement de juillet, par M. A. E. Cherbuliez. — II. Vie des champs. Souvenirs de Fritz Reuter, par M. G. van Muyden (Suite).

Chapitre 14. Grands préparatifs.

» 15. Les nouveaux mariés s'installent.

» 16. Où Axel ne ment pas à sa réputation.

» 17. Les doléances de M^{me} Nussler.

» 18. A quoi peuvent servir les cerisiers.

» 19. Scènes de famille.

» 20. Visites de voisinage.

III. La nouvelle Amérique. — 2. Les saints des derniers jours, par M. Albert Laval. — IV. Tomaso et Pepina. Nouvelle de M. William Gilbert. — V. Variétés. — Scènes de mœurs russes, par M^{me} Radzinska. — VI. Chronique. — VII. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — L'homme fossile, par Fréd. Troyon. — Les fondateurs de la monarchie belge: le Régent, par Théod. Juste. — L'Eglise et l'Etat à Genève du vivant de Calvin, par Amédée Roget. — Résumé des observations météorologiques faites à Lausanne, par J. Marguet. — Australie: un voyage à travers le bush, par Edouard Marcet.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.